



Un reportage de  
R. UEBERSCHLAG

En généralisant l'enseignement télévisé,

## LA CÔTE D'IVOIRE VOIT DOUBLE

A la sortie de Bouaké, l'école de six classes n'a ni portes ni fenêtres. Les postes de télé qui y sont installés s'y trouvent pourtant en sécurité car ils appartiennent à tout le monde. Le jour, les écoliers y trouvent les «télémaîtres», le soir, les villageois y suivent des émissions concernant l'agriculture et l'hygiène, sans parler des informations.

Et les maîtres ? Réduits au rang de présentateurs, de moniteurs, de surveillants ? Nullement. Loin de se sentir coiffés et contraints par les «télémaîtres», ils ont l'impression d'être soutenus et guidés par des voix amies. D'autant plus que la présence des maîtres modèles s'est faite plus discrète. Au commencement, faute de technique, le télémaître a joué le rôle de l'instituteur qu'on filme dans sa classe. Certains ont même pensé y gagner une popularité électorale lorsqu'ils passaient dans des villages pour des essais d'animation. Ces vedettes pédagogiques n'ont été qu'éphémères. Dans la plupart des émissions, maintenant, on montre les documents,

non les présentateurs.

Nous sommes dans un cours élémentaire deuxième année. Il n'est ni expérimental, ni unique. 30 % des C.E.2 de la Côte d'Ivoire (et la même proportion de C.P. et de C.E.1) bénéficient maintenant de l'enseignement télévisuel. Il ne s'agit donc plus d'une expérience mais d'un processus de généralisation bien engagé, soutenu par l'U.N.E.S.C.O., la Banque Mondiale, le Québec et bénéficiant de l'assistance technique française. Le Centre Télévisuel de Bouaké fonctionne avec plus de 500 concepteurs et techniciens ; il possède plusieurs studios modernes, un centre de documentation, des ateliers de production, une installation pour le développement sur place des films. En fait d'équipement, il n'a rien à envier à une de nos stations régionales de télévision.

C'est donc une entreprise d'envergure, non seulement pédagogique mais aussi politique : il s'agit d'unifier un pays créé artificiellement par la colonisation de soixante ethnies.

**OUSMANE.** — La classe commence à huit heures avec une première émission pour le C.E.2 : le feuilleton *Amy et Kope* qui dure de sept à dix minutes.

**ROGER.** — *Comment l'exploitez-vous ?*

**OUSMANE.** — Le travail d'exploitation est très intense. Les enfants expriment d'abord spontanément ce qu'ils ont vu et ressenti. Ensuite, ce qu'ils ont dit va être traduit graphiquement par un dessin puis par un texte.

**ROGER.** — *Au C.E.2, ils sont déjà capables d'écrire un texte dans ce qui est pour eux une langue étrangère.*

**OUSMANE.** — Oui, beaucoup y arrivent, plus ou moins bien naturellement, avec quelques fautes d'orthographe.

**ROGER.** — *Ceci nous conduit jusqu'à la récréation.*

**OUSMANE.** — Non, nous faisons mathématique de 9 h 20 à 10 h. Puis c'est la récréation. Après la récréation, nous faisons des sciences ou de l'éducation de base (chant, musique) à la suite d'une autre émission qui va de 10 h 15 à 10 h 20. Les enfants écoutent par exemple un chant à la télé et le mémorisent, phrase par phrase, couplet par couplet, collectivement. Mais les élèves sont amenés aussi à faire des chansons, eux-mêmes, qui sont parfois diffusées dans le «magazine des écoliers».

**ROGER.** — *A part l'initiation au chant et à la musique que comptez-vous encore parmi les disciplines de l'éducation de base ?*

**OUSMANE.** — Il y a aussi la poésie. L'enfant apprend des poèmes mais on le forme aussi à devenir poète.

**ROGER.** — *Est-ce vous qui proposez le thème poétique ?*

**OUSMANE.** — Cela dépend. Généralement je leur dis d'écrire ce qu'ils veulent. Parfois j'impose le sujet quand il entre dans le cadre d'une activité globale.

**ROGER.** — *Et la durée de cette éducation de base ?*

**OUSMANE.** — Vingt minutes à une demie-heure. Après c'est l'étude du milieu.

**ROGER.** — *Avez-vous la possibilité de vous concerter, entre maîtres ?*

**OUSMANE.** — Oui, les mercredis après-midi. Les élèves restent chez eux et nous nous regroupons autour du poste de télévision pour voir des films pédagogiques. Chacun exprime ses idées au cours de la discussion et nous envoyons nos commentaires au Centre Télévisuel et à l'Inspection.

**ROGER.** — *Personnellement, préféreriez-vous être indépendant et avoir une classe sans télévision ?*

**OUSMANE.** — Avant de connaître l'enseignement télévisuel, j'aspirais naturellement à être un maître comme les autres. Maintenant j'ai l'impression d'appartenir à mon temps qui évolue et à un milieu qui évolue aussi. Ici, je suis un peu le symbole, pour la population, de cette évolution. On devrait généraliser ce système d'enseignement et l'adapter au cadre de vie des différentes provinces.

**ROGER.** — *Si on pouvait passer commande d'émissions de télévision, comme on passe commande d'un menu, quelles émissions différentes souhaiteriez-vous ?*

**OUSMANE.** — J'aimerais commander par exemple une émission aux Etats-Unis par satellite. Nous saurions alors ce qui se passe à des milliers de kilomètres. Nous aussi, nous pourrions leur envoyer des informations sur notre enseignement.

**ROGER.** — *Vous voudriez utiliser la télévision comme instrument de communication entre des écoles ? Une sorte de vidéo-téléphone ?*

**OUSMANE.** — Oui, dans ce cas, ce serait excellent. L'Afrique pourrait avancer d'une façon très nette en généralisant notre procédé. Non seulement sur le plan technique mais aussi pour la formation scientifique. Avec ce système d'enseignement collectif on pourrait aussi développer davantage l'imagination et la création en apportant beaucoup d'éléments extérieurs alors que nos villages sont encore pauvres.

**ROGER.** — *Obtenez-vous facilement des créations de vos enfants ?*

**OUSMANE.** — Au moins les trois-quarts font des travaux originaux, pas tous dans le même domaine : les uns dessinent, les autres ont l'art de conter ou d'écrire des histoires.

**ROGER.** — *Faites-vous des travaux de groupe ?*

**OUSMANE.** — Nous en sommes au début. Il y a un problème d'organisation. Il faut voir comment répartir les enfants pour qu'ils s'entendent bien.

**ROGER.** — *Qu'avez-vous essayé ?*

**OUSMANE.** — En mathématique, en étude du milieu, le travail se fait souvent par équipe. Ainsi pour le thème de l'eau ou de la construction j'ai réparti mes quarante élèves en huit groupes de cinq. Ils ont chacun une place dans la classe. Les chefs de groupe expliquent aux camarades la partie du thème à traiter. Il y a alors une discussion et le chef apporte lors de la réunion de classe, les idées de tout le groupe. Il est plus facile de conseiller huit groupes que 40 élèves individuellement. Comme ils ne sont que cinq par groupe, chaque enfant fait quelque chose et le résultat final est bon.

**ROGER.** — *Comment se présente-t-il ?*

**OUSMANE.** — Parfois c'est oral, parfois écrit ou sous forme d'objets.

**ROGER.** — *Vous n'avez pas de difficultés à vous procurer du matériel, de la documentation ?*

**OUSMANE.** — J'essaie d'abord de tirer du milieu ce qu'il peut me procurer : des graines, des fruits de certains arbres, les cailloux blancs de la piste, servent à l'éducation de base et à la mathématique. Même les boîtes d'allumettes (qui portent une lettre majuscule différente à cette intention) constituent du matériel de lecture. Nous en avons un plein carton.

**ROGER.** — *Si vous n'aviez pas l'enseignement télévisuel, qu'est-ce qui vous manquerait ?*

**OUSMANE.** — Ce qui me manquerait beaucoup, ce serait l'esprit de groupe, de collectivité. L'enseignement actuel nous enferme dans nos classes avec le même programme, mais nous sommes seuls. C'est le même programme mais nous ne le suivons pas de la même façon. Avec la télévision on est en sécurité. On se rend compte du rythme normal des leçons, de la façon de les aborder, comme les voisins. En même temps on se sent solidaires dans la critique du mercredi, et aussi soutenu chaque jour par des copains qui font la même chose que vous. On reçoit les émissions au même moment, on a en quelque sorte un rendez-vous, une obligation, c'est vrai, mais aussi c'est aussi un soutien. Il y a un souci de rapprochement, de relation, de lien.

**ROGER.** — *Comment réagit le village à ce type d'enseignement ? Les parents n'ont-ils pas l'impression que les enfants vont au spectacle, puisqu'ils parlent beaucoup, alors que ce serait surtout au maître de parler et aux enfants d'écouter ?*



*Je pense que cette liberté n'est pas excessive.*

## On dira peut-être que c'est une anarchie

**OUSMANE.** — Vous venez de toucher un point très important : la liberté des enfants. Ici l'enfant se sent davantage lui-même car on a mis en lui toute notre confiance, on lui donne toutes les possibilités, on commence à développer en lui beaucoup de facultés. Pour l'enfant l'expression libre, l'expression orale n'est pas ressentie comme une gêne comme chez les adultes. Il exprimera tout ce qu'il veut exprimer. On dira peut-être que c'est une anarchie au niveau de la classe, dans les relations adultes-enfants. Je pense que cette liberté n'est pas excessive, si on la maintient dans certaines limites. Par exemple, si elle conduit l'enfant à prendre la responsabilité d'un travail.

**ROGER.** — *Avez-vous une influence sur les parents ? Arrivez-vous à les convaincre que leurs enfants sont mieux éduqués bien qu'ils paraissent plus libres à votre égard ?*

**OUSMANE.** — Oui, certains parents d'élèves me sont acquis. Ils viennent me voir après la classe ou c'est moi qui me rends chez eux. Toujours dans nos conversations je les rassure. L'enfant on l'a transformé, et il faut leur donner conscience de son développement. Quand on saura ce que l'enfant aime ou n'aime pas, alors seulement on pourra orienter son éducation. C'est pourquoi il faut le laisser s'exprimer librement.

**ROGER.** — *Est-ce que les parents n'attendent pas de vous que vous assuriez l'avenir de leur enfant ailleurs qu'au village, en le préparant à devenir fonctionnaire, par exemple ?*

**OUSMANE.** — Exactement, c'est leur idée. Quand un père envoie son fils à l'école, il espère en faire un docteur, un notable, un patron derrière son bureau. Je crois que l'enseignement va s'orienter par ses contenus, à insérer une grande partie des enfants dans l'économie du village. Ici, nous avons besoin d'agriculteurs compétents, mais aussi de maçons, d'électriciens, d'ingénieurs agronomes. Quand il y aura de l'électricité dans les villages, l'exode sera ralenti, car on y vivra aussi bien qu'en ville.

Ousmane Bokoum appartient à la nouvelle génération des moniteurs, appelés instituteurs-adjoints et qui ont été formés par les C.A.F.O.P. (Centres d'Animation et de Formation Pédagogiques) après leur B.E.P.C., en un an ou deux. Au cours de cette formation, ils ont fait des stages dans des classes télévisuelles mais surtout, ils ont manipulé eux-mêmes magnétophones et magnétoscopes. Ils ont filmé régulièrement leurs camarades faisant des leçons à des groupes restreints d'enfants, ils ont immédiatement fait en commun la critique de ce que leur restituait le petit écran. La télévision est démythifiée pour eux, grâce à cette pratique.

Ces maîtres sont encore une minorité. A côté d'eux, des milliers d'instituteurs ont, avant eux, enseigné traditionnellement.

Comment acceptent-ils la télévision dans leur classe ? Nous sommes allés le demander au directeur général du complexe télévisuel de Bouaké, Monsieur KOLOTOURE :

## Il a bien fallu des utopistes pour que le monde soit ce qu'il est aujourd'hui

**ROGER.** — *Une génération de jeunes maîtres, formée dans les C.A.F.O.P., semble tout à fait à l'aise pour utiliser, exploiter l'enseignement télévisuel. Mais les autres, habitués à une pédagogie traditionnelle, comment réagissent-ils ?*

**M. KOLOTOURE.** — Je crois qu'on peut affirmer qu'il y a eu une évolution heureuse dans l'attitude des maîtres traditionnels. Au début il y a eu des réticences, c'était normal. Elles ont même été interprétées comme de l'opposition au programme de rénovation, en général. Mais en y regardant de près, on constate que ce n'était pas une opposition systématique, plutôt une crainte devant certaines menaces pour leur statut et leur avenir. Par exemple, ils pensaient au début, que lorsque la télévision

ferait son entrée dans la classe, le maître devrait en sortir. Il y a eu ainsi une réaction d'auto-défense de gens qui croyaient qu'ils allaient être réduits au chômage. Il y a eu ensuite des réticences d'ordre psychologique, la rénovation impliquant la remise en cause d'habitudes anciennes. Ils ont dû remettre en cause leur attitude vis-à-vis des élèves et des contenus. Personne n'ayant encore vu un programme télévisuel, personne n'avait de raison de s'y opposer systématiquement. Mais il restait une grande inquiétude. Avait-on le droit d'échouer ? Le Président Houphouët-Boigny s'engageait avec foi dans cette expérience en disant, lors d'une conférence de presse aux Etats-Unis, l'année dernière : « Il a bien fallu des utopistes pour que le monde soit ce qu'il est aujourd'hui. » On n'était d'ailleurs pas tellement utopistes car nous avions bien instruit l'affaire et il se trouve que les événements ne nous donnent pas tort. Aujourd'hui la situation a beaucoup évolué. Les maîtres ne se posent plus les questions du début, mais ils sont soucieux d'assurer leur propre insertion dans le programme. C'est une opération irréversible car nous avons pris en main la formation des maîtres et nous avons le souci de l'évaluation des résultats. Pour les maîtres traditionnels nous avons instauré la formation continuée du mercredi après-midi.

**ROGER.** — *L'enseignement télévisuel a entraîné les enfants à parler une langue étrangère — le français — avec plus d'aisance. Mais le passage de l'oral à l'écrit n'est-il pas plus difficile maintenant ?*

**M. KOLOTOURE.** — Pour le moment je ne pense pas qu'il y ait un problème de dichotomie entre la langue écrite et la langue orale. Autrefois — je peux en parler, ayant eu moi-même des élèves de C.P., lorsque j'étais instituteur adjoint — on enseignait d'emblée la langue orale et la langue écrite. L'enfant ne comprenait strictement rien à ce qu'on lui faisait lire ou écrire. C'était un travail mécanique.

Maintenant nous mettons l'accent sur la langue orale en tant qu'instrument de communication. Dans un deuxième temps on glisse de la langue orale à la langue écrite. Les parents ont été inquiets de constater qu'après trois mois d'école les enfants ne lisaient et n'écrivaient rien. Il a fallu leur expliquer ce nécessaire décalage. Aujourd'hui nous constatons que dès le cours élémentaire deuxième année, le niveau moyen des élèves s'est nettement amélioré.

50 000 Français en Côte d'Ivoire : une coopération... de poids.



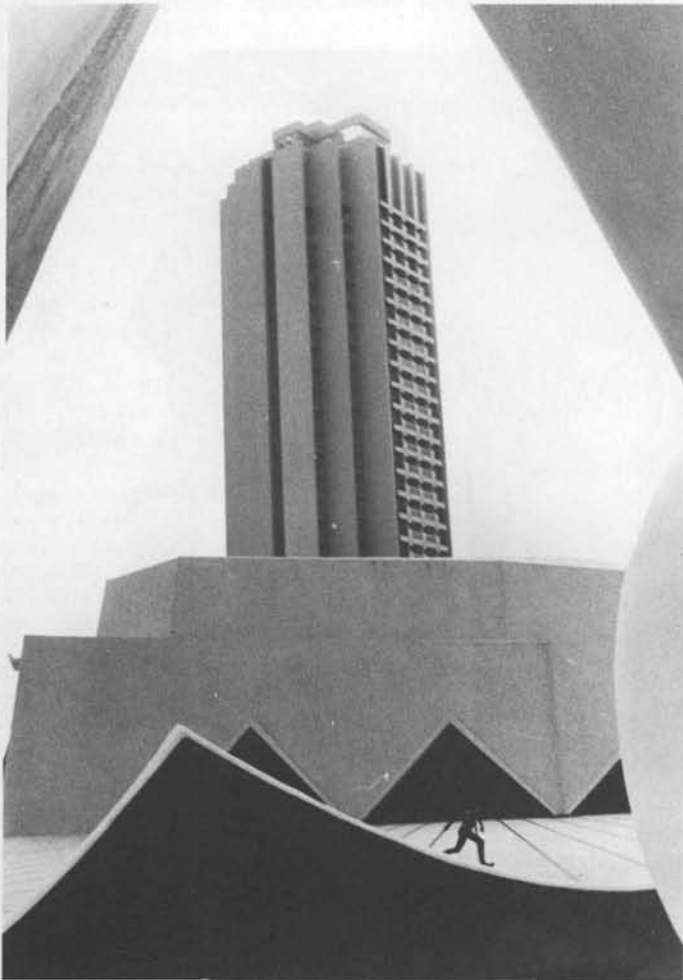
## Cris et chuchotements

Monsieur KOLOTOURE croit en la réussite de cette vaste opération et des centaines de directeurs d'école ou d'instituteurs partagent cette foi, sans parler du personnel du complexe télévisuel. La preuve que ceux qui ont assisté ou participé à cette expérience ne sauraient rester indifférents, on la trouve dans l'abondante littérature journalistique qu'elle provoque. Exclue du projet, trois coopérants français en ont fait le procès dans la revue *Recherches* (1) du C.E.R.F.I. (Centre d'Etudes de Recherche et de Formation Institutionnelles, Paris). Cette analyse illustre assez bien les contradictions d'une entreprise quadricéphale : l'Etat Ivoirien, la Coopération Française, l'U.N.E.S.C.O., la Banque Mondiale (B.I.R.D.) avaient des politiques, des stratégies et des styles différents. Malheureusement les auteurs du rapport ont eu du mal à surmonter leurs ressentiments à l'égard de ces quatre institutions.

Finalement ils auraient souhaité être seuls avec les Africains, dans le complexe, aussi bien qu'à l'extérieur. («C'est sinistre à Bouaké : il y a la terrasse du Provençal où on retrouvait les têtes de cons qu'on avait vu toute la journée et avec qui on n'avait plus envie de discuter après le boulot.») Mais même entre eux, les contestataires avaient du mal à se supporter : «C'est vrai que mes meilleurs souvenirs, c'était avec des Africains, pas avec des Blancs. Avec François et Hervé (les co-auteurs du rapport) j'ai eu un sentiment de dépossession extraordinaire, alors que je ne ressentais pas ça du tout avec les Africains.» Finalement, plus qu'une étude critique du complexe, le rapport du C.E.R.F.I. est une illustration des états d'âme de coopérants qui se sentent mal dans leur peau, constamment occupés à détruire les images qu'ils perçoivent d'eux chez leurs interlocuteurs : coopérer en dehors de la coopération, aider les Africains sans leur faire sentir cette aide, leur reprocher tout goût occidental comme une atteinte à la négritude idéale : «Impossible de proposer une école en banco (terre séchée, mêlée de paille et de branchages) même si les espaces sont plus chouettes, parce que l'école ça représente le prestige et le modernisme.»

(1) N° 15, juin 1974.

### Les tours d'Abidjan...



## Quand l'école menace la société traditionnelle

Ce n'est pas toujours une boutade quand des Africains font remarquer aux réalisateurs français : «Vous voulez essayer de réaliser en Côte d'Ivoire ce qui a échoué en France.» Ce qui a échoué ? La T.V. passant du rôle «d'auxiliaire audio-visuel» à celui de «partenaire audio-visuel». Quand André Malraux a essayé de relancer ce brûlot au cours d'une émission T.V. de la campagne des présidentielles, Chaban-Delmas qui l'avait amené comme supporter se sentit gêné. Pour sûr, quelques voix changeaient de camp.

On peut objecter que les situations ne sont pas les mêmes et que les enseignants français ont une formation qui leur permet d'utiliser le poste de T.V. simplement comme un terminal de cinémathèque. On pourrait en discuter car la fonction d'incitation et de communication de ce media n'a jamais été exploitée.

En Côte d'Ivoire, les mutations semblent plus faciles, moins hypothéquées de réticences. Mais les traditions sociales des villages opposent des barrières d'un autre genre. Une émission propose-t-elle aux élèves de faire du modelage ? Effervescence au village : selon la tradition, les filles seules ont le droit de manipuler la glaise. Mais les garçons en ont envie aussi et ils se cachent, à l'extérieur du village pour le faire, en se sentant coupables. Propose-t-on de reproduire un de ces admirables masques africains dont la variété est inépuisable ? Sacrilège : ce ne sont pas des objets d'études mais des forces sacrées. Suggère-t-on une enquête d'étude du milieu ? C'est oublier que les enfants n'ont pas le droit de poser des questions et que celles des adolescents sont rituelles, fixées par les degrés des cérémonies d'initiation.

Veut-on rendre plus authentique l'apprentissage de la lecture par la photocopie de contes locaux ? Provocation. il y a des contes pour les différents âges, il faut en respecter la gradation initiatique.

Veut-on expliquer pourquoi il pleut ? Inutile : le pouvoir de féticheur en est la seule explication. D'ailleurs les manuels mentent : l'eau du marigot a une couleur, une odeur, une saveur et rien d'ailleurs dans l'univers africain n'est incolore, sans odeur et sans saveur à moins qu'il s'agisse d'un maléfice.

L'animisme est présent partout, sauf à la télévision, bien sûr. Alors le combat semble incertain, dramatique, parce que les civilisations africaines recèlent des valeurs, autant que les autres et qu'on ne les détruit pas impunément. Déjà la médecine officielle découvre le sérieux et le bien-fondé de quelques pratiques de guérisseurs...

R. UEBERSCHLAG

### ... Vont-elles chasser les villages des artistes-artisans ?

